

Chapitre IX. Montée du calvaire

La première quinzaine de décembre 1941 fut douce mais n'augurait en rien du reste : le second hiver de guerre fut un des plus rudes du siècle. Toute la saison fut marquée par des précipitations anormales, des gelées excessives et un enneigement continu. Il fit blanc jusqu'au mois de mai, ce qui compromit les récoltes de la saison suivante, spécialement les fruits (tous les bourgeons floraux ayant gelé).

Lorsque Camille se mit en route, le 22 décembre 1941, les premiers glaçons s'agglutinaient déjà sur les berges du fleuve mais on pouvait croire que l'air s'était radouci. Une fine bruine nimbait l'air gris. Tandis que le jeune homme, excédé par son interminable attente, empoignait ses affaires et prenait la porte, un des clients du bistrot déclarait à son compère :
- Il n'aura pas fait gelant bien longtemps.

Dans le café, la discussion démarra comme une mèche d'artilleur.

- Je te dis qu'il va neiger et qu'on est partis pour un sacré coup de froid. Je veux bien manger mon chapeau si je me trompe ! avait dit l'un.

- C'est ça, je te rappelle que t'as pas encore fini de bouffer celui que tu avais gagé sur la dérouillée qu'on allait mettre aux Schleus ! répondit un autre.

Les rires fusèrent.

Tiens, c'est vrai, il pleuvine, s'était dit Camille après quelques pas en direction de la sentinelle qui montait la garde devant la passerelle que le génie allemand avait jetée sur la Meuse. Il fourra son nouveau laisser-passer dans son paletot et jeta un œil sur la rive opposée, là où les chênaies hérissaient les flancs de la vallée de leurs troncs grêles. Il pensa qu'en marchant à un bon pas, il arriverait à Hargnies vers 15 heures, avec la pause qu'il s'octroierait à mi-chemin.

XXX

Arrivé face au planton, Camille, poussé par une sorte de superstition, s'efforça de faire bonne figure et esquissa un timide sourire. Il sortit le papier dûment tamponné et le tendit au soldat.

Ce devait être un tiède envahisseur, celui-là - un petit rêveur bouclé de quelque pays sablonneux et paisible ; peut-être un paysan des bords de la Baltique ; un enfant de Poméranie jeté là par le hasard guerrier et qui n'avait qu'une envie : retrouver au plus vite la chaleur du foyer familial ; peut-être aussi comme Camille un enfant élevé dans le dégoût de la chose guerrière ; va savoir - peut-être même que le type avait pleuré en silence, les premières nuits après son incorporation, au milieu de cette meute de brutes indignes et vociférantes -, on peut même imaginer qu'un jour, se promenant en rue avec sa grand-mère, la bonne vieille dame l'avait tiré par la main pour l'éloigner du défilé des chemises brunes en lui disant :
- Viens Hans, ne restons pas ici, ce n'est pas un spectacle.

On peut le croire. Sinon pourquoi aurait-il tenté d'engager la conversation avec Camille ? Pourquoi aurait-il rassemblé ses quelques mots de français pour le dissuader d'entreprendre le chemin ?

- Temps pas bon, Schnee, Schnee ! Temps pas bon. Wetter nicht gut !

Et Camille, qui venait de passer deux ans à l'Université libre de Bruxelles en philologie germanique, Camille qui maîtrisait maintenant le flamand, l'anglais et l'allemand, Camille avait fait semblant de ne pas comprendre. « Ja, ja, danke. ».

Il avait repris son papier et s'était éloigné le plus vite possible. De quoi se mêlait ce maudit Boche ?

XXX

Les deux premiers kilomètres furent parcourus dans l'ivresse que donne l'adrénaline. Le petit crachin glacé ne gênait pas le jeune homme, qui ne commença de ressentir les premiers effets conjugués du froid et de l'échauffement que lorsqu'il arriva, après la rude montée qui s'amorce déjà dans le village, sur les contreforts du plateau ardennais.

À cet endroit, le crachin se transforma en légers flocons. Sur la route, où subsistaient encore les plaques de neige gelée de la première offensive hivernale, quelques jours auparavant, un fin tapis blanc estompait déjà les bandes de roulement. Camille regarda le ciel. Il s'était considérablement assombri : de gros

nuages violets déboulaient à l'horizon, léchant les crêtes de leurs mufles sombres.

Camille était aux anges. Ce qui est certain, se dit-il, c'est que l'Ardenne est au rendez-vous ! Il redressa son col, vissa son béret sur la tête, tourna le dos à la vallée et, résolument, s'enfonça vers la forêt et son village natal.

XXX

Bientôt, c'est-à-dire en moins d'une demi-heure, Camille passa du commentaire à l'invective. Il était frigorifié. Ses vêtements, mouillés par la bruine, n'offraient plus de protection au vent. Celui-ci soufflait en bourrasques, projetant une neige collante, qui tombait de plus en plus serrée et qui brouillait sa vision. La seule parade au vent consistait à passer d'un côté à l'autre de la route, afin de progresser le long des lisières, puisque les prairies et les bois étaient disposés en quinconce. C'était une manœuvre malaisée, épuisante, qui nécessitait de s'aventurer sur les plaques de verglas qui bordaient les bandes de roulement. Il chuta à plusieurs reprises.

Camille se maudissait d'avoir négligé les avertissements du planton, au prétexte qu'il était allemand et que lui, il rentrait chez lui, dans un pays dont il connaissait tous les caprices météorologiques. « Maintenant, il ne faut surtout pas s'arrêter. Il faut que tu restes concentré sur la route. Il faut aussi que tu te débarrasses de ta valise ». Il en sortit tout son rechange. Il eut le courage de se déshabiller, d'enfiler la liquette et le

chandail secs, puis de remettre les vêtements mouillés par-dessus. Puis il pendit sa valise à la branche basse d'un arbre. Enfin, il enfila sa paire de chaussettes en guise de gants.

XXX

Camille se remit en route péniblement. L'opération ne l'avait pas réchauffé. Dès qu'il levait un genou, il sentait la morsure du froid sur sa cuisse. Il avait l'impression que des gerçures se formaient à son entrejambe, ce qui l'incita à ralentir encore sa progression. Il était gagné par un engourdissement général, qui ne se limitait pas à ses capacités physiques : il tentait de réfléchir mais ses pensées étaient confuses, lentes. Il avait l'impression de tourner en rond.

Même s'il ne devait pas être plus tard que deux heures de l'après-midi et qu'il faisait parfaitement clair, il ne voyait pas à trois mètres.

Complètement désorienté, le jeune homme craignait de perdre sa route. Heureusement, il avait maintenant atteint la forêt : s'il restait au milieu de la trouée entre les arbres... il était forcément au milieu du chemin... surtout il ne fallait pas s'aventurer dans une voie forestière... à défaut, ce serait le sort funeste des égarés de l'hiver... À cette pensée, il se surprit à se remémorer les longues veillées de sa jeunesse.

Tout à coup, le vent se calma et les chutes de neige cessèrent. Camille eut l'impression de recouvrer ses esprits par la même occasion. Un silence parfait régnait sur la forêt, qu'un rayon de

soleil vint illuminer. Il leva la tête et vit que l'éclaircie ne serait pas longue et qu'une autre averse se dirigeait vers le plateau. Il réajusta ses vêtements et, ayant pris des repères, il se remit en route.

La seconde averse fut encore pire, en ce sens qu'elle fut encore plus drue et plus longue que la précédente. À la dérive, Camille ne ressentait plus grand-chose. Il maudissait l'Ardenne, terre de désolation.

Forêt impénétrable, sous-bois perfides, arbres narquois ! Chênes courts et rabougris, bouleaux noirâtres, lugubres et défeuillés, hêtres aux branches pointues, rien qui offrît un abri, rien qui eût la couleur de l'espoir ! Un pays froid, froid, froid, glacial, minéral, où il allait crever comme une bête, tombé dans cette maudite neige qui s'accumulait à vue d'œil. On le retrouverait couché dans un tapis de myrtilles, masse gelée aux milieux des arbrisseaux dénudés.

Il fallait s'arrêter. Trouver un abri, se pelotonner, garder un peu de chaleur, n'importe quoi. Le tronc d'un gros hêtre fait l'affaire. On se racrapote. Un moment, on pense que c'est une bonne idée.

Ne pas s'endormir.

Surtout ne pas s'endormir.

XXX

Puis un bruit indéfinissable rompt le blanc sortilège. Il a cessé de neiger, quelques flocons volettent dans l'air gris, des bruits reviennent. On entend comme le ronflement d'un moteur. Sauf que c'est impossible : la route est impraticable. Et d'ailleurs, qui s'aventurerait dehors par un temps pareil ? L'Ardennais est robuste, têtu, tout ce qu'on veut, mais il n'est pas complètement fou. Non, ce n'est pas possible. Personne ne sait qu'il arrive ; on ne l'attend pas.

Pourtant un ronflement. Comme un moteur.

Un bruit dans la vallée. Ou c'est une hallucination. Ce n'est pas pour lui. Il n'est pas attendu. Personne ne roule par un temps pareil. Une voiture ne passerait pas. Trop de neige, trop de glace.

Maudit soit ce bruit sourd et métallique, comme un grillon de métal, qui lui rappelle qu'il est seul, sans espoir et sans aide.

Camille, tu vas crever là. Tu vas t'endormir et tu vas crever là. Ce bruit, c'est ton cerveau qui déraile. Pas une voiture, pas un camion, rien de motorisé ne roulerait sur ce chemin enneigé. Demain peut-être, mais pas avant. Même les téméraires ont chaussé les pantoufles. Remets-toi comme au ventre de la mère, Camille, enroule-toi, love-toi, mets-toi en boule comme un rat dans la paille, dissous-toi ! Ne sens-tu pas que plus rien ne peut te porter, que tes genoux fléchiraient ? Ferme les yeux, Camille, un instant, reprends tes forces et ta respiration ! Un

instant, Camille, repose-toi un moment... Comme il pourrait faire bon !

XXX

Nous ne connaissons jamais le nom du quidam. D'ailleurs, est-ce que cela changerait quelque chose à son geste ?

Souvent je pense à la colère qui s'était emparée de moi... Je devais avoir à l'époque seize ou dix-sept ans. J'avais un vieux professeur de français, demoiselle bien comme il faut et d'une érudition sans pareille. C'était un professeur à l'ancienne, qui se faisait une haute idée de sa tâche et qui mettait un point d'honneur à balayer l'étourdissant panorama de la littérature française, quelles que soient ses idées personnelles. Ce jour-là, Gide était au programme. On esquisse la carrière, on entrevoit le lyrisme, les grands thèmes et puis nous voilà dans un train qui roule à grande vitesse.

Je ne me souviens plus exactement du passage. Je n'ai pas cherché à le relire mais il me souvient que je pouvais me figurer que Lafcadio allait sortir du compartiment et débouler sur une petite plate-forme à l'air libre, comme un héros de western. Là, il empoignerait peut-être une barre de métal et grimperait sur le toit, pour une course-poursuite éperdue...

Au lieu de cela, une mêlée confuse et un pauvre type que cette petite ordure pousse au-dehors, vers une mort certaine.

XXX

Bien sûr, j'avais entendu parler de l'*acte gratuit*, mais les explications qu'on m'avait données m'avaient semblé tellement tirées par les cheveux que je ne m'y étais pas intéressé. En gros, le poildecutage me laissait froid et je tenais les grands intellectuels déconstructivistes pour des fumistes absolus (encore aujourd'hui, lorsque j'entends parler de Duchamp, je baille presque aussitôt). Je préférais la poésie, les héros positifs, les grands prosateurs du XIXème : Hugo, Tillier, Zola, Verne ou Dumas père.

Donc, à ce moment, j'entrai dans un bouillonnement intense, qui se transforma bientôt en colère froide. Alors, on pouvait faire n'importe quoi sous n'importe quel prétexte ? Et si ce n'était sans doute pas le propos de Gide, qu'avait-il voulu démontrer ? Pourquoi mettre en scène un acte aussi répugnant, qui relevait plus de la psychopathie que de la philosophie ?

Les explications de mon excellent professeur n'y changèrent rien. Je me murai dans un silence buté après un ultime : « n'empêche, c'est dégueulasse. Moi j'appelle pas ça de la littérature ».

Aujourd'hui, évidemment, je ne suis plus en colère. Je l'ai usée sur les murs de la maison d'arrêt de Charleville-Mézières. Et je n'ai aucun mal à reconnaître que l'œuvre de Gide est précieuse à plus d'un titre.

Disons que j'ai eu le temps, dans un espace de neuf mètres carrés, de réfléchir à la différence entre immoralité et

amoralité. Et de savoir qu'il n'y a jamais d'acte gratuit. Mais à la différence de Lafcadio, ce sont les actes grands et généreux qui m'amènent à cette conclusion.

(Ce qui d'ailleurs – ceci soit écrit en passant – rend la question totalement anodine.)

XXX

Donc il n'a pas de nom. J'ai cherché à l'identifier, bien sûr, j'ai interrogé Camille, j'ai scruté tous les coins et les recoins de la Toile, arpenté des bibliothèques, siphonné des carnets de campagne. Sans succès. J'ai donc décidé qu'il s'appellerait lui aussi Sergueï Karlovic. C'est un beau nom pour un héros, même s'il devait plutôt s'appeler Hans, Dieter ou Fritz.

Sergueï Karlovic devait appartenir à un bataillon du génie. Il montait la garde sur la passerelle de Vireux. Il ne parlait pas le français mais il a fait ce qu'il a pouvait pour dissuader Camille d'aller sur Hargnies.

Quand il lui a rendu son *ausweis*, il s'est dit qu'il était complètement fou. Il a croisé son regard de mépris, il en fut même agacé quelques instants puis, comme il le voyait de dos, avec son sac et sa valise, il a repensé à ce qu'il avait vécu les derniers mois.

Il n'en pouvait plus, Sergueï Karlovic. Il n'en pouvait plus de voir, où qu'il aille, des gens agrippés à leur valise. Toutes ces maisons, ces vies entières, empaquetées, jetées à la va-vite

dans une valise. Ils arrivent ! Il faut partir ! Cela avait commencé en 1935, avec le départ de ses voisins, la famille Garfinkel, pour Amsterdam. C'étaient des gens ordinaires, ils habitaient l'étage en dessous. Parfois, dans l'escalier étroit, Sergueï Karlovic avait frôlé la manche de la fille, qui avait cinq ou six ans de plus que lui, qui était déjà une femme et qui le troublait. En revanche, il détestait croiser le père, qui buvait et qu'on entendait souvent crier. Ils sont partis un matin. Sergueï se souvenait qu'il avait vu le père fourrer les valises dans le coffre du taxi.

Après, ce sont encore d'autres valises. La sienne, partant pour la caserne, et puis ces files de réfugiés - la même misère polonaise, belge, française qu'on pousse vers le fossé - quand on roule en trombe vers les victoires faciles. À places, elles sont abandonnées, les valises, elles gisent ouvertes, obscènes, étalant leurs mystères profanés.

Il y a une image qui lui revient, c'est celle d'une valise éventrée, au-dessus arraché, et de laquelle surgissent des vêtements informes. Au bout de la valise, il y a une main de femme, un avant-bras et puis plus rien.

XXX

Lors, son service de garde fini, plutôt que de rejoindre ses camarades, Sergueï Karlovic va trouver son officier. Il a sans doute inventé un bobard quelconque, que l'autre va gober. Sergueï Karlovic était un soldat exemplaire, il n'y avait pas de

raison de douter de lui – je n'ai pas trouvé de trace d'insubordination de soldats dans les rares rapports que j'ai trouvés sur les premiers mois d'occupation allemande dans le secteur.

Sergueï Karlovic a ouvert les portes du petit garage où se trouvait le *Kettenkrad*, une sorte de véhicule à mi-chemin entre une moto et un chenillé. Il a enfourché l'engin et il a démarré.

Malgré la tempête de neige, il ne lui a pas fallu très longtemps pour arriver sur le plateau. La neige avait effacé toutes les traces. Lorsqu'il a cessé de neiger, il a retiré ses grosses lunettes et les a posées sur son casque. Son fusil le gênait un peu mais il était bien assis sur sa machine, confortablement protégé du froid par une immense gabardine en laine.

Il a tout de suite trouvé l'homme qu'il cherchait. Sous la menace de son fusil, il l'a forcé à monter à l'arrière. Cela n'a pas été facile car l'homme était en état d'hypothermie sévère et il a fallu le soutenir. Ensuite, Sergueï Karlovic a remis la machine en route. Dix minutes plus tard, il déposait Camille sur la grand-place d'Hargnies. Rien ne bougeait.

Sergueï Karlovic a tiré un coup de fusil en l'air et il est reparti seul vers Vireux.

Il ne s'est pas retourné et on ne l'a jamais revu.

XXX

Des années après, sans doute au moment du premier reportage sur le *Lager* des Mazures, Camille a livré un témoignage sur son rôle dans la Résistance. J'en ai trouvé trace dans la caisse dont j'ai hérité. Il y avait une trentaine de feuillets, qui semblaient être la retranscription d'un entretien avec quelqu'un que je n'avais tout d'abord pas réussi à identifier, mais qui doit être Jean-Michel ou le vieil Albert. Ce témoignage couvre la période qui court de l'hiver 41 à l'été 42, j'en livre ici quelques extraits, les plus significatifs.